



HAL
open science

La voix des femmes amérindiennes : vers une redéfinition de l'indianité à l'Ouest

Augustin Habran

► **To cite this version:**

Augustin Habran. La voix des femmes amérindiennes : vers une redéfinition de l'indianité à l'Ouest. Revue Française d'Etudes Américaines, 2016, 149, pp.143-158. 10.3917/rfea.149.0143 . hal-03407229

HAL Id: hal-03407229

<https://hal.science/hal-03407229>

Submitted on 28 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La voix des femmes amérindiennes : vers une redéfinition de l'indianité à l'Ouest

Voices of Native Women: Re-defining Indianness in the West

Augustin Habran

Résumé

Au début du XIX^e siècle, le dynamisme tout particulier de la frontière du Vieux Sud-Ouest (Géorgie, Caroline du Sud et Tennessee) confère aux cinq nations dites « civilisées » (Choctaw, Chickasaw, Séminole, Creek et Cherokee) le statut d'agents actifs dans la construction de la jeune République, du fait de leur intégration exceptionnelle dans le tissu commercial et culturel de la région. Cela est dû notamment à une volonté autochtone d'entamer un processus d'adaptation aux standards civilisationnels américains, afin de garantir leur intégration dans la république et de maintenir leur souveraineté sur leurs territoires ancestraux. Aussi, parce qu'il allait dans le sens de la « civilisation », ce mouvement – d'une société dont les codes étaient traditionnels et fixes vers une entité hybride culturellement plus fluide – semblait-il conférer aux cinq nations civilisées une certaine légitimité dans la région. Leur déplacement forcé à l'ouest du Mississippi voté en 1830 sous la présidence d'Andrew Jackson indique cependant le contraire. Pourtant, la création du Territoire Indien, dans lequel les cinq nations sont contraintes de s'installer, semble donner à cette population en partie « américanisée » une occasion de s'imposer dans l'Ouest, en lui offrant une position géopolitique stratégique dans le paysage étatsunien du milieu du XIX^e siècle. Cet article propose d'interroger la place des femmes amérindiennes dans ce processus de transition identitaire des nations avant et après le Déplacement (*Removal*).

Abstract

At the beginning of the 19th century, the dynamism of the old southwestern frontier put the Five Civilized Tribes (Choctaw, Chickasaw, Seminole, Creek and Cherokee) in the position of active participants in the making of the Early Republic due to their outstanding integration in the commercial and cultural exchanges with whites in the region. This phenomenon results from the fact that the Natives voluntarily adapted to American standards in order to ensure their integration within the American nation state and to preserve their sovereignty on their tribal

lands. As it was in line with what settlers considered as « civilization », this transition from a traditional Indian society to a hybrid entity seemed to grant the Five Civilized Tribes a certain degree of legitimacy in the region. However, their removal west of the Mississippi enacted in 1830 proved that such was not the case. Yet, the creation of the Indian Territory, where the Five Tribes were forced to settle, seemed to give those « Americanized » Natives the opportunity to assume a position of strength in the West since it placed them in a central geopolitical position in the nineteenth century American landscape. This paper studies the role of Native women in this transformation of Indian identity before and after Removal. It will analyze how they modified the codes of Indian womanhood and femininity, using acculturation as a means to resist.

Notice biographique

Augustin Habran est professeur agrégé d'anglais et doctorant contractuel à l'Université Paris-Diderot, au sein du laboratoire LARCA. Il est spécialiste en études amérindiennes. Dans la lignée de la Nouvelle Histoire Indienne et de l'étude de l'*agency*, son travail de recherche se concentre sur l'identité du Territoire Indien (Oklahoma) dans la période *antebellum* (1835-1861). Plus généralement, ses travaux analysent le rôle joué par les communautés autochtones, et plus précisément les cinq nations dites « civilisées », en tant qu'actrices centrales dans la construction et le développement de la jeune République des États-Unis et de l'Ouest. Sa thèse, dirigée par le professeur Marie-Jeanne Rossignol, s'intitule « Le Territoire Indien à l'aube de la Guerre de Sécession : l'identité indienne en question (1815-1861) ».

Entre la fin du XVII^e siècle et le milieu du XIX^e siècle, la place des femmes parmi les nations autochtones du Sud-Est change de façon remarquable. Cette évolution du statut des femmes amérindiennes semble être liée à l'apparition d'une élite économique et politique, principalement métisse, qui prend peu à peu le pouvoir au sein des nations autochtones et décide stratégiquement de résister à l'expansion américaine dans la région par une forme d'acculturation choisie et volontaire. Aussi, cette transformation de la place des femmes amérindiennes peut être étudiée au prisme de l'agentivité, non seulement des élites dirigeantes des nations, mais également des femmes autochtones les plus influentes, généralement membres de cette élite par les liens du mariage. Ainsi cet article propose de déterminer dans

quelle mesure ces femmes ont joué un rôle actif dans l'élaboration d'une identité nouvelle au sein des cinq nations dites civilisées, dans la première moitié du XIX^e siècle. Je montrerai comment elles transforment progressivement la féminité indienne, en termes de statut (*womanhood*) et de standards (*femininity*), traditionnellement caractérisée par un positionnement central dans la vie économique et politique de ces nations matriarcales, dans le Vieux Sud-Ouest d'abord puis, après le *Removal Act* de 1830, dans le Territoire Indien (est de l'État actuel de l'Oklahoma), où les femmes semblent participer à une redéfinition de l'indianité même à l'Ouest.

Les femmes amérindiennes comme agentes dans la « mise aux normes » des cinq nations : nouveau statut sociétal et nouvelles voix

Avec l'arrivée à la présidence de Thomas Jefferson, un programme de « civilisation » des Indiens est mis en place par le gouvernement fédéral (ouverture d'écoles et de missions en terre autochtone, de comptoirs commerciaux (*trading posts*) où les Indiens peuvent se fournir en matériel et apprendre les méthodes agricoles « modernes », présence d'agents fédéraux au sein des nations tels que Benjamin Hawkins parmi les Creeks et Return J. Meigs chez les Cherokees, etc.). Il s'agit d'une sorte de mise aux normes des nations autochtones sur le modèle civilisationnel américain qui devait leur permettre, à terme, de devenir des citoyens-fermiers de la république agraire puisqu'à cette époque les autorités américaines pensaient qu'ils pouvaient s'assimiler à la population des États-Unis¹.

Ainsi, au début du XIX^e siècle, les cinq nations doivent leur qualificatif de « civilisées » au processus remarquable d'acculturation qui s'opère parmi leurs membres et fait en partie disparaître sur la frontière sud-est la stricte dichotomie colon (*settler*) / autochtone, « civilisé » / « sauvage » (Usner). Le dynamisme tout particulier du *middle ground* (White) fait de la région une exception dans le paysage étatsunien, caractérisée par sa complexité ethnique et son

¹ D'abord initié par Henry Knox, Secrétaire à la Guerre de George Washington, puis mis en place par le président Jefferson avec le soutien financier voté par le Congrès, le programme de « civilisation » repose sur l'idée que les populations autochtones peuvent être intégrées à la population américaine si elles adoptent les techniques agricoles euro-américaines et renoncent, dans le même temps, à une partie de leur territoire en acceptant de vivre sur des lopins de terre individualisés dont chaque famille pouvait devenir propriétaire. Dans les premières décennies de la jeune République, la question de la « race » n'est pas encore considérée comme un obstacle à l'assimilation (ce qui n'est plus le cas à la fin des années 1820).

métissage, ainsi que par la fluidité unique des échanges diplomatiques, culturels et commerciaux entre les populations blanches et autochtones (qui ne saurait cependant ignorer les tensions liées en particulier à l'expansion américaine sur les territoires amérindiens). De fait, en choisissant la voie de ce que je considère comme du mimétisme stratégique², les blancs et les métis nés de mariages mixtes vivant parmi les nations, qui forment peu à peu une élite économique et culturelle dirigeante, deviennent les acteurs principaux de cette « mise aux normes » en incitant l'ensemble de la population autochtone à adopter des us et coutumes américains, voire sudistes (agriculture capitaliste de type sudiste, développement de plantations sur lesquelles travaillent des esclaves noirs, adoption de la foi protestante, passage d'une tradition orale à une tradition écrite etc.) afin de pouvoir garantir leur intégration au système américain et maintenir la souveraineté autochtone au sein de l'Union. C'est toute l'organisation interne des nations qui évolue en passant d'un modèle tribal à un modèle américanisant caractérisé en particulier par l'apparition de gouvernements centralisés et de constitutions écrites inspirées du modèle américain (la constitution cherokee est établie dès 1827). Cette indianité désormais hybride s'inscrit dans le sillage d'un nationalisme autochtone grandissant (McLoughlin). En effet, cette centralisation du pouvoir autochtone, dont les codes sont désormais étatsuniens semble ainsi faciliter l'enracinement culturel et politique des nations dans le creuset républicain du début du XIX^e siècle, faisant des Indiens des agents actifs dans la construction du Vieux Sud-Ouest (Marienstras). Il s'agit en fait d'un phénomène bidimensionnel : les élites autochtones utilisent le langage républicain pour réaffirmer auprès des autorités américaines leur souveraineté sur les terres que les nations occupent.

Au sein des cinq nations, les femmes occupent une place toute particulière dans cette transformation identitaire autochtone. L'apparition de cette hybridité autochtone passe par un métissage qui est biologique avant d'être culturel : nombreux sont les hommes blancs, marchands pour la plupart, qui s'installent dans les nations du Sud-Est tout au long du XVIII^e siècle et épousent des femmes amérindiennes, tel Lechlan McGillivray, né à Inverness, qui épouse Sehoj Marchand, une jeune femme influente de la nation creek. Ce phénomène a deux conséquences. D'une part, il est à l'origine de l'apparition de cette classe de métis maîtrisant les codes anglo-saxons et la langue anglaise du fait de l'éducation par leur père, qui forme, au sein des nations, une élite dirigeante. Ainsi, la plupart des leaders autochtones sont métis comme Alexander McGillivray ou William McIntosh chez les Creeks. D'autre part, ces femmes

² Je me réfère ici à la notion de « mimétisme » employée par Gilles Havard. Je choisis de parler de « mimétisme stratégique » pour montrer en quoi cette adaptation s'effectue de manière consciente et volontaire, et peut être considérée comme une stratégie des autochtones pour conserver un poids géopolitique important dans la région.

mariées à des blancs deviennent culturellement influentes et participent au processus de « mimétisme stratégique » de l'ensemble des femmes de la nation (en particulier les *full-bloods*³).

Dans le même temps, les femmes amérindiennes deviennent les premières interlocutrices des agents fédéraux « civilisateurs » envoyés par Washington, les hommes étant souvent partis à la chasse, parfois pour plusieurs semaines. Benjamin Hawkins, agent envoyé parmi les Creeks, également chargé de « civiliser » les Cherokees avec l'aide de Silas Dinsmoor, rencontre d'abord les femmes lors de sa première visite parmi ces derniers à l'automne 1796 (Perdue 115). Dans ces sociétés sédentaires du Sud-Est, le travail des champs incombait traditionnellement aux femmes, ce qui ne manquait pas de choquer les Anglo-Saxons qui considéraient cela comme de l'esclavage, comme le montrent les propos de Jefferson dans ses *Notes on the State of Virginia* : « The women are subjected to unjust drudgery. This I believe is the case with every barbarous people » (Jefferson 63). Les femmes autochtones se montrent ainsi plus réceptives aux techniques agricoles du fait de ce rôle sociétal traditionnel. Elles participent alors à un processus d'éducation à la culture agricole américaine auprès des hommes, dont le travail des champs ne fait pas partie des prérogatives traditionnelles, même s'ils y participent occasionnellement. En effet, celles-ci voient dans ce programme de « civilisation » fondé sur l'agriculture un moyen de faciliter et de rendre plus efficaces leurs tâches quotidiennes. Elles en adoptent donc volontiers certains traits, modifiant par là même leur culture. Elles utilisent des outils agricoles nouveaux et développent l'élevage de bétail, perçu alors comme une extension de l'activité agricole. Dans le même temps, sur le conseil des agents fédéraux, elles intègrent la culture du coton à leurs activités agricoles et domestiques, ce qui permet notamment la confection de vêtements pour l'ensemble de la famille. Toutefois, au moins jusque dans les années 1820, elles n'envisagent pas de remettre en question la construction traditionnelle du genre dans leurs sociétés (Perdue 109-113). Si l'adoption de techniques nouvelles par les femmes fait d'elles les actrices principales de la stratégie autochtone permettant de garantir leur intégration dans la jeune République, les fondements sociétaux des nations ne changent pas complètement. Par un phénomène de superposition, l'américanisation de leur rôle domestique (marqué notamment par le développement du travail

³ Je préfère conserver les termes *full-blood*, que l'on pourrait traduire par indien « de souche », et *mixed-blood*, équivalent de « métis », qui sont d'usage dans l'historiographie américaine et donnent une idée claire du concept en évitant d'éventuelles ambiguïtés sémantiques. Au-delà de la simple différence liée au sang, ces termes impliquent dans l'historiographie une différence liée au statut au sein des nations du Sud-Est. Il y a convergence entre mixité ethnique et statut social élevé au sein des nations du Sud-Est au début du XIX^e siècle.

du coton) donne simplement un nouvel aspect à leur statut traditionnel en tant que garantes de la stabilité familiale et de la filiation, dont elles tirent leur autorité au sein de la nation. Dans le même temps, la plus grande intégration des hommes à la vie agricole ne se traduit pas par la mise à l'écart des femmes.

Pourtant, au sortir de la Guerre de 1812, marquée par la rébellion d'une partie de la population creek (les Red Sticks), alliée aux Britanniques, le sentiment de rejet vis-à-vis des Indiens grandit dans le Sud et leur souveraineté dans la région semble de plus en plus compromise. Aussi, quand le Congrès des États-Unis vote en 1819 le *Civilization Fund Act* afin d'accélérer le processus d'acculturation des Indiens, en particulier par la présence accrue de missionnaires, les élites autochtones y voient un moyen de préserver la souveraineté des nations dans la région. Les années 1820 sont par conséquent caractérisées par une accélération du mimétisme stratégique : en utilisant la présence religieuse dans les nations indiennes, les élites, qui favorisent la construction de missions et d'écoles, dirigent les autochtones vers une transformation culturelle profonde de leurs sociétés, en particulier en termes de genre. De fait, la répartition sexuée des tâches au sein des nations indiennes évolue. Ce phénomène est en partie favorisé par la disparition du gibier du fait du commerce intense de la fourrure. Les hommes se mettent peu à peu à travailler la terre tandis que les femmes sont formées aux travaux domestiques par le biais des missions protestantes. Ces dernières perdent dans le même temps un certain nombre de prérogatives traditionnelles telles que la participation aux conseils de la tribu. Ainsi, la conférence du traité d'Hopewell, qui s'est tenue en Caroline du Sud en 1785, correspond à la dernière occasion où les femmes de la nation cherokee ont joué un rôle direct dans la vie politique de la nation (Kugel et Murphy 281). Une lettre datée du 27 février 1828 de Major John Ridge, métis cherokee influent, à Albert Gallatin, ancien Secrétaire du Trésor de Thomas Jefferson et ethnologue⁴, fait état de cette évolution sociétale :

The hardest portion of manual labor is performed by the men, & the women occasionally lend a hand to the field, more by choice and necessity than any thing else. This is applicable to the poorer class, and I can do them the justice to say, they very contentedly perform the duties of the kitchen and that they are the most valuable portion of our Citizens. They sew, they weave, they spin, they cook our meals and act well the duties assigned to them by Nature as mothers as far as they are able & improved.

(in Perdue et Green 34-43)

⁴ Albert Gallatin fonde la Société ethnologique américaine en 1842. Il est considéré par beaucoup comme le père de l'ethnologie américaine.

Les femmes amérindiennes voient alors se modifier la transmission de leur voix : tandis que les sociétés autochtones du Sud-Est passent d'une organisation matriarcale à un système qui s'apparente davantage à un modèle patriarcal, la voix des femmes se voit reléguée à des récits domestiques et privés. En fait, en devenant actrices du mimétisme stratégique, les femmes renoncent au poids politique qu'elles pouvaient avoir dans leurs sociétés traditionnelles et participent à leur propre transformation culturelle. Elles passent du statut d'actrices publiques à celui d'actrices privées, ce qui permet à leurs nations de s'intégrer dans le modèle culturel de la jeune République, caractérisé politiquement par la mise à l'écart des femmes de la vie de la cité et leur relégation dans la sphère privée (Murphy 13-38). L'éducation religieuse leur fait prendre de la distance par rapport aux rites ancestraux et leur inculque les valeurs et les codes de la « féminité véritable » (*true womanhood*), axés sur la tempérance, la vertu, la monogamie, un rôle maternel et domestique (Welter 161-174). Ces rôles se reflètent d'ailleurs dans l'ensemble des corps de lois, en particulier celles relatives au mariage et à la sexualité (*Laws of the Cherokee Nation*)⁵, dont se dotent alors les gouvernements centraux des nations. Citons l'exemple de Catharine Brown, jeune femme cherokee qui rejoint la Brainerd Mission, près de Chattanooga dans le Tennessee⁶, le 9 juillet 1817, et devient la première femme cherokee à se convertir au christianisme. Il est particulièrement remarquable en ce qu'elle est considérée par ses contemporains comme un symbole de féminité, un parangon de vertu et un exemple à suivre pour l'ensemble des jeunes femmes autochtones⁷. Ses mémoires, publiés en 1825 par Rufus Anderson, sont la seule source primaire largement diffusée permettant de percevoir la voix d'une femme amérindienne⁸. Ses propos y sont particulièrement éloquents :

I love to live here much. It is retired, and a good place for study. [...] Help me, Lord, to live in thy glory, even unto the end of my life. I think I feel more anxious to learn, and, to understand the Bible perfectly, than I ever did before. Although I am so ignorant, the Savior is able to prepare me for usefulness among my people.

(Anderson 65-66)

⁵ Voir en particulier les lois relatives à l'avortement et à l'infanticide (16 octobre 1826, p.79) qui illustrent le durcissement de la morale vis-à-vis des femmes cherokees.

⁶ La Brainerd Mission, nommée ainsi en hommage à David Brainerd, célèbre missionnaire parmi les autochtones du New Jersey de la première moitié du XIX^e siècle, est l'une des premières missions établies par l'ABCFM en territoire cherokee. Elle ouvre ses portes en 1817, année où elle accueille Catharine Brown. James Madison y effectue une visite en 1819.

⁷ Il s'agit de termes employés par Rufus Anderson, éditeur des mémoires de Catharine Brown, publiés en 1825 (Anderson 13-15).

⁸ Anderson prévoyait initialement de rédiger un article pour le *Missionary Herald* illustrant l'ampleur du travail effectué par les missionnaires de l'ABCFM parmi les nations autochtones du Sud-Est, mais c'est finalement un ouvrage qui fut publié, tant les sources qu'il trouve, preuves du succès indéniable des missionnaires, sont abondantes. Dans la préface de l'ouvrage, l'auteur insiste sur l'authenticité des propos rapportés (Anderson iv).

Cet extrait est tout à fait représentatif de la transformation de l'idéal de féminité diffusé par les élites des nations. Dans cet extrait, comme dans l'ensemble de son journal intime du reste, apparaissent clairement la position dans laquelle Catharine Brown se place au sein de la nation cherokee et le rôle qu'elle entend occuper au service de sa nation, après avoir été éduquée dans la mission pendant près de quatre ans. L'effet de l'éducation religieuse qu'elle a reçue à Brainerd s'impose d'emblée. Ce sont son manque de connaissance des textes religieux et l'immaturation de sa foi protestante qui prévalent dans ses propos. Et c'est en toute humilité qu'elle définit sa mission auprès de son peuple, fondée sur l'intention de se rendre « utile » à la nation et de participer au bien commun. Cela montre bien l'intégration par les femmes de l'élite autochtone du rôle de la femme tel qu'il est envisagé par la société américaine de l'époque : il se définit par l'exercice d'une influence pieuse et bienveillante sur les hommes, seuls garants de la vie publique. Cette image nouvelle, ces nouveaux codes de la féminité amérindienne sont d'ailleurs largement diffusés dans la presse autochtone bilingue, en particulier dans le *Cherokee Phoenix*⁹, qui devient une plate-forme bidirectionnelle pour les élites dirigeantes car il offre à l'ensemble des femmes autochtones, dans le même temps, des indications sur la voie à suivre pour devenir des actrices « utiles » à leur nation en pleine mutation, et des preuves de l'adaptation des Indiens destinées à l'ensemble des États-Unis¹⁰. Ainsi pouvait-on trouver dans les pages du *Cherokee Phoenix* en 1828, un poème intitulé « Female Influence », qui illustre bien la manière dont le rôle des femmes est désormais envisagé par les dirigeants des nations :

Everywhere throughout the circle of her intercourse her influence is felt like the dew of heaven ; gentle, silent, and unseen yet pervading & efficient. But, in the domestic circle its power is concentrated [...]. But it is as a mother that woman has all the powers with which the munificence of her Divine Benefactor has endowed her, matured to the highest perfection, and exercised in their greatest strength.

(« Female Influence »)

Il semble donc qu'en renonçant à leur voix politique et sociale, les femmes des élites autochtones deviennent le faire-valoir de leurs nations en termes d'intégration dans le paysage de la jeune République. Elles sont une illustration de l'évolution civilisationnelle des cinq nations que les membres des élites dirigeantes utilisent comme une preuve de leur adaptation

⁹ Le *Cherokee Phoenix* est le premier journal créé par des Amérindiens aux États-Unis. Le premier numéro, rédigé en anglais et en cherokee, est publié sous la direction d'Elias Boudinot, métis cherokee influent, le 21 février 1828 à New Echota, capitale de la nation cherokee.

¹⁰ Cela s'inscrit dans toute une politique de démonstration menée par les dirigeants des nations, qui multiplient dans le même temps les lettres et les discours en anglais, destinés à l'élite intellectuelle du Nord-Est. Il s'agit vraiment dans les années 1820 de montrer que les nations autochtones sont devenues « civilisées ». Voir par exemple Elias Boudinot, *Address to the Whites* (Boudinot) ou la lettre de Major John Ridge à Albert Gallatin (*in* Perdue et Green 34-43).

aux normes américaines auprès du gouvernement fédéral et des États fédérés sur le territoire desquels sont implantés les territoires autochtones (Géorgie, Caroline du Sud, Alabama, Tennessee).

Les femmes amérindiennes dans le déplacement à l'Ouest : percevoir la « marge dans la marge »

La Guerre anglo-américaine de 1812 est un tournant majeur dans l'histoire de l'intégration des cinq nations dans le tissu économique et culturel du Sud-Est des États-Unis. Elle érige le général Andrew Jackson au rang de héros national, du fait non seulement de sa victoire sur les Britanniques à la bataille de la Nouvelle-Orléans en 1815, mais aussi de la répression de la rébellion des Creeks Red Sticks en 1813-1814 et de l'invasion de la Floride en 1819. Il devient l'incarnation du sentiment nationaliste qui s'empare des États-Unis et se fait dans le même temps le porte-parole des Américains de la Frontière, pour qui la question indienne doit être traitée par le biais d'un argument sécuritaire. Désormais, les autochtones représentent des ennemis potentiels, alliés à d'autres puissances européennes présentes en Amérique du Nord, à l'intérieur même des limites de l'Union.

Le traité de Fort Jackson du 9 août 1815 modifie considérablement l'équilibre géopolitique de la frontière. Les importantes cessions de terres imposées aux Indiens (y compris ceux qui s'étaient alliés aux Américains) causent la transformation rapide du Vieux Sud-Ouest en une « frontière du coton » (Rothman ; Libby) avec, entre autres, la création en 1819 de l'État de l'Alabama, qui est liée à l'émigration massive de planteurs de la côte atlantique et de leurs esclaves sur des territoires confisqués aux autochtones. Alors que le Sud développe sa propre identité fondée sur le rejet de la souveraineté indienne, à un moment où le racisme pseudo-scientifique se développe aux États-Unis¹¹, celui-ci parvient, en particulier par le biais de

¹¹ Né dans le contexte du développement de la science, à un moment où les Euro-Américains sont en quête d'une justification « rationnelle » à l'esclavage et à la subordination des minorités ethniques, le racisme scientifique, qui apparaît d'abord en Europe avec les Lumières, trouve un écho tout particulier aux États-Unis au XIX^e siècle à travers le travail de scientifiques tels que Charles Caldwell, Samuel George Morton et ses disciples, Josiah C. Nott et George Gliddon. Il est rendu public dans des revues telles que le *Journal of Medical and Physical Science* publié à Philadelphie à partir des années 1820.

l'élection massive d'Andrew Jackson à la présidence en 1828¹², à faire de la question indienne une priorité au niveau fédéral. Au moment où le Nord et le Sud s'accordent sur l'idée d'une « colonisation nouvelle » (Guyatt) selon laquelle il serait bénéfique pour les minorités ethniques de poursuivre leur « progression vers la civilisation » à l'écart d'une présence blanche considérée comme « néfaste »¹³, le *Removal Act* de 1830 marque le début du déplacement forcé des cinq nations aux marges de la république, dans l'Ouest, alors encore considéré comme le Grand Désert américain.

Le phénomène de transformation identitaire étudié ici est le résultat de l'agentivité des femmes appartenant à la classe dirigeante des nations du Sud-Est, dans le sillon du mimétisme stratégique développé par l'élite masculine majoritairement *mixed-blood*. De fait, la totalité des sources primaires permettant de percevoir la voix des femmes sur lesquelles ma recherche se fonde émane de cette élite culturelle et économique féminine. Aussi est-il difficile de discerner la voix, fût-elle dissonante, du reste des femmes des nations (majoritairement *full-blood*) dont le statut traditionnel s'est peu à peu modifié au rythme des lois écrites et votées par les conseils nationaux autochtones. Certes, elles n'ont pas toutes le même statut : ainsi, les *full-bloods* des régions les plus reculées, et donc plus « traditionalistes », ne sont vraisemblablement que peu affectées par cette transformation identitaire dans les faits, contrairement aux femmes proches des élites et éduquées dans les écoles des missions religieuses. Toutefois, l'ensemble des femmes autochtones se trouve, d'un point de vue politique, dans une position de « marge dans la marge », c'est-à-dire de minorité sexuelle au sein de la minorité ethnique. Dans ce contexte, un phénomène inédit d'expression de la voix féminine se développe : l'écriture de pétitions. Les femmes amérindiennes dans leur ensemble n'ayant plus de poids politique au sein des nations amérindiennes, puisque la vie politique est désormais par la loi l'affaire des seuls hommes, elles déploient des stratégies similaires à celle des autres minorités de la nation étatsunienne, plus particulièrement les femmes d'origine anglo-saxonne. Elles y sont contraintes pour pouvoir faire entendre leur voix dans le débat national et transnational, alors que leur condition ne leur permet plus d'être entendues de la même manière. On remarque l'apparition de pétitions écrites par des femmes indiennes pour se faire entendre des chefs et des conseils de leur propres nations composés uniquement d'hommes, en parallèle des pétitions

¹² Andrew Jackson est élu massivement dans le Sud. Il obtient 96,79% des suffrages en Géorgie, 95,19% dans le Tennessee, 89,89% en Alabama et 81,05% dans le Mississippi, contrairement aux États de Nouvelle-Angleterre comme le Massachusetts où il n'obtient que 15,39% des suffrages (<http://uselectionatlas.org>, site consulté le 15 octobre 2015).

¹³ Il s'agit ici d'expressions employées par le président Jackson dans son message au Congrès du 6 décembre 1830.

faites par des femmes dans l'ensemble de l'Union, et surtout dans le Nord, pour l'abolition de l'esclavage ou justement contre le déplacement des populations autochtones à l'Ouest, quelques années avant la convention de Seneca Falls de 1848¹⁴. Il est intéressant de constater que, durant l'ère jacksonienne, ces femmes amérindiennes adaptent encore une fois leur « mimétisme stratégique » afin de participer au débat. L'acculturation est telle qu'elles sont contraintes d'avoir recours, au sein de leurs propres nations, aux mêmes procédés que les autres Américaines afin de représenter un certain poids face aux hommes dans des sociétés qui, quelques décennies plus tôt, faisaient d'elles des personnages incontournables de la vie politique de leurs nations. Le mimétisme stratégique des femmes amérindiennes de l'élite a donc fini par les placer dans le même cadre culturel que le reste des femmes libres¹⁵ du pays, puisque qu'elles partagent désormais les mêmes valeurs, la même position sociétale (du moins en opposition à celle des hommes) et donc les mêmes griefs. C'est dire combien la mise aux normes des cinq nations a fonctionné.

Cela montre dans le même temps la fluidité des échanges culturels au sein de la jeune République et la manière dont les femmes indiennes transforment leur agentivité en fonction de leur objectif. Les pétitions écrites par des femmes cherokees en 1817 et 1818 pour demander aux hommes de la nation de mettre fin au processus de cession de terres aux États voisins illustrent parfaitement ce phénomène :

Our beloved children and head men of the Cherokee Nation, we address you warriors in council. We have raised all of you on the land which we now have, which God gave us to inhabit and raise provisions. [...] Your mothers, your sisters ask and beg of you not to part with any more of our land. [...] Cultivate and raise corn and cotton and your mothers and sisters will make clothing for you which our father the president has recommended to us all.

(« Cherokee Women Petition »)

Cet extrait est remarquable car il montre bien l'intégration, mais peut-être aussi l'instrumentalisation par les femmes indiennes de la position domestique qu'elles occupent. C'est leur position en tant que mères qui est présentée ici comme la source de leur légitimité à s'adresser de la sorte au conseil tribal. En s'appuyant sur le rôle ancestral des femmes dans la

¹⁴ Voir par exemple la pétition signée par des femmes de l'État de l'Ohio contre le déplacement des autochtones vers le Territoire Indien en 1830 (Memorial from the Ladies of Steubenville, Ohio).

¹⁵ Cet article n'aborde pas la question des femmes afro-américaines esclaves au sein de ces nations, dont la réalité, alors surdéterminée par la question esclavagiste, devrait faire l'objet d'une étude à part entière. Ce sont avant tout les femmes membres de l'élite *mixed-blood* dont il est question ici. Dans les années 1820, dans le sillage du mimétisme stratégique, les Afro-Américains vivant parmi les autochtones ne jouissent plus d'aucun droit et leur statut se résume à celui de « propriété », comme dans l'ensemble des États du Sud.

filiation et dans la protection maternelle issue de la mythologie autochtone, ces interlocutrices, qui interpellent les hommes dirigeants de la nation en tant que leurs enfants au sens large (« children »), donnent une légitimité fondamentale à leur demande en invoquant ce qui, traditionnellement, garantissait la pérennité de la nation. Pourtant, ce rôle maternel des femmes n'est plus envisagé comme le pendant du rôle des hommes. La division égalitaire de la société cherokee selon les sexes n'est plus, puisque les femmes doivent avoir recours à des stratégies telles que l'écriture de pétitions pour se faire entendre auprès des hommes, exercer une forme d'influence dans la politique menée par le gouvernement tribal.

D'ailleurs, cette pétition illustre clairement le fait que les femmes cherokees, du moins dans la manière dont elles s'expriment publiquement, ont intégré l'idée que leur participation à la vie publique de la nation s'exprime uniquement dans l'influence bienveillante qu'elles peuvent avoir sur les hommes dans le cadre de cette « véritable féminité » victorienne alors perçue comme un idéal par la société américaine. Cette pétition est en réalité une illustration parfaite de l'influence féminine au sein de la société telle qu'elle est envisagée dans le poème « Female Influence » publié dans le *Cherokee Phoenix* en 1828. Ici, c'est bien en tant que mères, dont tous les pouvoirs s'expriment depuis la sphère domestique, que les femmes entendent avoir sur les hommes du conseil tribal une influence « discrète et raisonnable », mais néanmoins « efficace ». En fait, on assiste alors à un phénomène bidimensionnel. Dans la forme, les femmes amérindiennes ont recours aux mêmes stratégies que les militantes féministes qui, à cette époque, en particulier dans le Nord, rédigent de nombreuses pétitions pour faire évoluer leur statut et sortir de la seule sphère domestique en exerçant une agentivité indirecte. Cependant, dans le fond, la manière dont ces femmes intègrent dans leur discours la modification de leur statut traditionnel illustre une certaine imperméabilité au discours féministe, qui prend alors de l'ampleur en particulier dans le Nord-Est, ce qui est davantage caractéristique du Sud. Cela montre bien que le mimétisme stratégique des nations du sud-est s'illustre tout particulièrement à travers une acculturation avant tout « sudisante ».

De fait, cette acculturation est au cœur du message que ces femmes adressent aux hommes de l'élite. L'« évolution » vers la « civilisation » remarquable chez les Cherokees est ici utilisée par les femmes comme la justification principale pour le maintien de la souveraineté dans la région et pour la fin des cessions de terres. Ces femmes semblent avoir intégré leur mise à l'écart de l'activité agricole dont les hommes sont désormais les seuls garants. La transformation culturelle de la nation, dont elles sont les principales responsables depuis la mise en place du Programme de « Civilisation », doit garantir l'intégration des autochtones dans le

paysage de la nation. De façon claire, à travers cette pétition, les femmes rappellent aux autorités autochtones, mais aussi américaines (puisque cette pétition rédigée en anglais est également diffusée dans le Nord-Est), leur rôle dans l'intégration de la nation dans le paysage économique et culturel du Sud de la jeune République et, en tant qu'agentes actives dans cette transformation stratégique, elles entendent faire valoir l'effort d'adaptation fourni pour le bien commun de la nation à l'encontre duquel vont les cessions de terres faites aux Américains.

Les femmes amérindiennes actrices de l'expansion à l'Ouest : vers la création d'une « colonie indienne sudiste »

À partir de 1830, le déplacement des populations autochtones du Sud-Est se met en place avec l'aide de l'armée fédérale. Les cinq nations sont contraintes de s'établir dans un espace géographique que les autorités américaines ont délimité dans l'Ouest. Sans pour autant mettre de côté les difficultés endurées par les Indiens, notamment lors de la tristement célèbre Piste des Larmes qui allait les mener dans un environnement inconnu déjà occupé par les Indiens des Plaines, il est à mon sens nécessaire de ne pas étudier cette installation dans le Territoire Indien au seul prisme de la dépossession et de l'extinction des droits territoriaux des autochtones à l'est du Mississippi. Les conclusions de la Cour suprême des États-Unis dans l'affaire *Cherokee Nation v. Georgia* de 1831 indiquent que les nations autochtones ne sont plus considérées comme souveraines, mais comme des « nations domestiques dépendantes ». C'est tout le paysage géopolitique de l'Ouest qui est modifié. Aussi, le Territoire Indien peut-il être considéré comme une prolongation de la jeune République à l'Ouest, à un moment où commence à se poser la question de l'expansion au delà du Mississippi, même s'il faut attendre les années 1840 et l'idée de Destinée Manifeste des États-Unis (O'Sullivan) pour que celle-ci s'organise politiquement.

Lors de ce mouvement subi vers l'ouest, les cinq nations ne renoncent pas à l'acculturation qui les caractérisait jusqu'alors : au contraire, elles réactivent le processus de mimétisme stratégique. Les élites semblent considérer que leur installation dans cet espace, dont les limites géographiques lui donnent une cohérence quasi étatique, représente une occasion de former une force géopolitique amérindienne dans l'Ouest. En effet, les cinq nations deviennent les acteurs d'une transformation de l'espace américain à l'ouest du Mississippi en tissant avec d'autres

forces présentes dans la région comme les Indiens des Plaines (LaVere), le Mexique et, jusqu'en 1845, la République du Texas de nouveaux liens diplomatiques que ni le pouvoir fédéral ni les États du Sud ne peuvent ignorer (Weber). De plus, cette « colonie autochtone », voire ce « quasi-État Indien », peut être considéré comme une extension dans l'Ouest du *Deep South* alors en plein développement (Abernethy, Dupre). D'une part, les liens commerciaux entre les sudistes et les planteurs autochtones sont maintenus, en particulier par les voies fluviales alors que le ferry est en plein essor dans la région (Armstrong). D'autre part, le processus d'« américanisation » des nations s'accélère tandis que l'esclavage est renforcé parmi les cinq nations à un moment où le débat sur l'extension de l'Institution particulière s'intensifie au sein de la nation américaine. L'on notera en particulier à cet égard l'apparition au sein des nations amérindiennes de codes noirs stricts similaires à ceux existant dans le Sud, ainsi que l'interdiction des mariages mixtes entre Noirs et autochtones¹⁶.

Encore une fois, les femmes amérindiennes deviennent des actrices incontournables dans cette affirmation de l'identité américanisante du Territoire Indien. Toujours dans le cadre du mimétisme stratégique, un nombre conséquent d'écoles pour filles est créé dans l'ensemble du territoire, tels le Cherokee Female Seminary en 1851, le Wapanucka Institute for Girls dans la nation Chickasaw en 1852 ou le Kunaha Female Seminary pour les Choctaw dès 1842, pour n'en citer que quelques-unes (Welch et Ruelas). Ces écoles, dans lesquelles de nombreuses femmes autochtones travaillent également en tant qu'institutrices (McMillan), sont créées à l'initiative des Indiens eux-mêmes qui utilisent dans leur intérêt les moyens apportés par les autorités fédérales afin de permettre leur « civilisation » : financement sous la forme d'annuités, présence de missionnaires etc. Ils choisissent les aspects dont ils peuvent tirer profit de manière à renforcer leur intégration culturelle avec, en toile de fond, la volonté de maintenir leur souveraineté territoriale. Les femmes de l'élite, souvent maîtresses de plantations ou enseignantes au sein des missions, comprennent que le développement identitaire du Territoire Indien passe, entre autres, par l'éducation des filles. Les jeunes femmes ainsi instruites deviennent donc les garantes du renforcement de l'acculturation autochtone et d'un ensemble de valeurs culturelles et religieuses qui unissent l'ensemble des cinq nations du Territoire Indien et favorisent leur cohésion.

¹⁶ Voir en particulier les codes de lois cherokees, choctaws et chickasaws concernant l'interdiction pour les esclaves noirs d'avoir accès à la propriété, au droit de vote, à l'instruction, à la consommation d'alcool etc., mais aussi l'interdiction pour les Noirs libres de résider dans les nations autochtones ou encore l'obligation pour chaque citoyen autochtone de signaler tout esclave en fuite.

De manière exceptionnelle dans l'Ouest, les femmes amérindiennes s'inspirent des femmes du Sud pour participer à la construction de cet « autre État sudiste » et tissent par là même un lien culturel avec le Sud au moment précis où celui-ci envisage de faire sécession d'avec l'Union. La voix de ces femmes autochtones s'exprime de façon inédite dans la presse éditée en Territoire Indien, non seulement en cherokee mais également en anglais, avec ce que l'on peut percevoir comme la volonté de fédérer les Amérindiens par delà les différences entre les nations. L'exemple le plus remarquable reste la publication à partir de 1854 du *Cherokee Rosebuds* par les jeunes femmes du Cherokee Female Seminary. Il s'agit d'un journal bilingue cherokee-anglais composé d'éditoriaux informatifs et de poèmes. La devise « Devoted to "The Good, The Beautiful, The True" » est particulièrement éloquente ; elle illustre parfaitement l'intégration des valeurs morales protestantes dans l'expression de la féminité autochtone. Les titres d'articles sont tout à fait évocateurs : « Beauty », « The Power of Kindness » ou « Dissipation » pour n'en citer que trois. Ainsi, les femmes de l'élite participent activement à une redéfinition de l'indianité à l'Ouest. Finalement, être indienne, c'est être une femme respectable et pieuse, sensible aux belles lettres et à la beauté du monde, au sens religieux du terme. Tandis que les hommes appartenant aux élites dirigeantes des nations permettent le maintien d'un lien économique et culturel avec le Sud, les femmes de ces mêmes élites garantissent la continuité, dans l'Ouest, de l'identité spécifiquement sudiste qui se développe dans la période *antebellum* et dans laquelle la définition de la féminité tient une place importante. A l'instar des femmes de planteurs du Sud, les femmes de l'élite autochtone vivant sur des plantations participent à la vie économique et sociale de la communauté. En organisant la vie quotidienne de la plantation et en gérant les esclaves noirs, par exemple, ces maîtresses autochtones parviennent néanmoins à maintenir leurs prérogatives traditionnelles liées aux activités domestiques et familiales, tout en leur donnant les atours nécessaires à l'intégration dans le modèle idéologique et culturel sudiste. Ces femmes permettent la diffusion de cette identité calquée sur le modèle sudiste à l'ensemble des femmes amérindiennes et sont, de fait, agentes actives dans la redéfinition de l'indianité à l'Ouest et ce, au même titre que les hommes. On mentionnera un article intitulé « An Address to the Females of the Cherokee Nation » dans lequel une jeune femme *full-blood* tente de montrer à l'ensemble des femmes de la nation que l'éducation n'est pas réservée aux *mixed-bloods* et aux élites :

It is sometimes said that our seminaries were made only for the rich and those who were not full Cherokees. But it is a mistake. [...] My beloved parents were full Cherokees. [...] Our Chief and directors would like very much that they should come and enjoy the same

privileges [...]. My dark complexion does not prevent me from acquiring knowledge and of [sic] being useful hereafter.

(« An Address to the Females of the Cherokee Nation »)

Si cet extrait illustre bien la volonté des élites de faire des femmes amérindiennes des actrices centrales de cette transformation identitaire, il montre aussi les tensions qui peuvent exister entre ces élites progressistes et les *full-bloods* (ne bénéficiant pas du même statut social et étant dans l'ensemble plus « conservateurs », c'est à dire plus réfractaires à l'américanisation systématique de leur culture). Il s'agit là d'une profonde faille dans la cohésion sociétale du Territoire Indien qui ira en progressant dans les années 1850, alors que fait rage le débat sur l'esclavage, dans lequel le Territoire Indien finit par se positionner idéologiquement du côté esclavagiste. En effet, les forts liens économiques et culturels entre les Sudistes et les élites indiennes poussent une majorité de ces dernières à s'associer aux Confédérés en 1861, décision qui divise encore davantage les nations (« Cherokee Declaration of Causes »). L'acculturation remarquable des cinq nations au modèle sudiste, ainsi que la position stratégique du Territoire Indien – délimité au nord par la ligne du Compromis du Missouri et au sud par l'État du Texas – leur permettent encore une fois de peser dans le paysage géopolitique du milieu du XIX^e siècle. Cela leur permet de choisir leur camp et de réaffirmer par la même occasion leur souveraineté auprès du pouvoir fédéral. Sans doute pensent-elles alors que leur combat pour leur souveraineté et contre l'inexorable expansion américaine n'est pas encore perdu.

Conclusion

Dans la première moitié du XIX^e siècle, les femmes amérindiennes appartenant aux élites économiques et culturelles autochtones du Sud-Est deviennent des agents centraux dans la transformation identitaire de leurs nations, dans le sillon du mimétisme stratégique mis en œuvre par les dirigeants de ces nations afin de résister par l'acculturation à l'expansion étatsunienne dans le Vieux Sud-Ouest. Dans ce processus de transition, ces femmes autochtones participent activement à une redéfinition du statut traditionnel des femmes et de la féminité sur un modèle euro-américain aux valeurs victoriennes. S'il est inscrit dans les lois autochtones, ce processus est surtout observable parmi les femmes de l'élite. Elles deviennent, dans le même temps, un faire-valoir pour ces nations dont les dirigeants s'efforcent de montrer les preuves d'un progrès vers la civilisation, dans le cadre d'une acculturation stratégique « sudisante », au

moment où le déplacement forcé des populations autochtones vers l'ouest du Mississippi est envisagé par les autorités fédérales dès les années 1820. Si, après 1830, les nations du Sud-Est sont contraintes de s'installer dans le Territoire Indien, le mimétisme stratégique n'est pas remis en question pour autant par la classe dirigeante autochtone. On assiste même dans l'Ouest à une accélération de ce phénomène qui, dans la période *antebellum*, fait du Territoire Indien un quasi-État sudiste. Ainsi, les femmes de la classe dirigeante autochtone, que l'on pourrait presque considérer comme des *Southern Belles* indiennes, participent au maintien d'un lien idéologique et culturel avec les États du Sud qui s'intensifie dans les années précédant la guerre de Sécession.

Sources citées

Sources primaires

« **AN ADDRESS TO THE FEMALES OF THE CHEROKEE NATION** », *Cherokee Rosebuds* 1 (2 août 1854) : 2-3.

ARMSTRONG, William. « *Report of William Armstrong, September 30, 1845* ». *Arkansas Intelligencer* (7 février 1846) : 1.

« **CHEROKEE DECLARATION OF CAUSES** » (« The Declaration by the People of the Cherokee Nation of the Causes which have impelled them to unite their fortunes with those of the Confederate States of America »). Tahlequah, 28 octobre 1861. Consulté le 18 avril 2016. www.cherokee.org.

« **CHEROKEE WOMEN PETITION** ». 2 mai 1817. Presidential Papers microfilm, 1961, série 1, bobine 22. *Andrew Jackson Papers*, Manuscript Division, Library of Congress, Washington, DC.

« **FEMALE INFLUENCE** » (auteur inconnu). *Cherokee Phoenix* 1:4 (20 août 1828) : 4.

ANDERSON, Rufus, éd. *Memoir of Catharine Brown : A Christian Indian of the Cherokee Nation*. Boston : Samuel T. Armstrong, Crocker and Brewster, 1825.

BOUDINOT, Elias. *An Address to the Whites, delivered in the First Presbyterian Church on the 26th of May, 1826*. Philadelphia : William F. Geddes, 1826

CHEROKEE NATION v. GEORGIA, 30 US 1 (1831).

JEFFERSON, Thomas. *Notes on the State of Virginia*. Boston : Lilly and Wait, 1832.

LAWS OF THE CHEROKEE NATION adopted by the Council at various periods, printed for the benefit of the Nation, Tahlequah : Cherokee Advocate Office, 1852.

« **MEMORIAL FROM THE LADIES OF STEUBENVILLE, OHIO**, Protesting Indian Removal ». 15 février 1830. Record Group 233 : *Records of the US House of Representatives, 1789-2015*, Tables Petitions and Memorials, 1797-1871. National Archives, Washington, DC.

Sources secondaires

ABERNETHY, Thomas H. *The South in the New Nation, 1789-1819*. Baton Rouge : Louisiana State UP, 1961.

DUPRE, Daniel S. *Transforming the Cotton Frontier : Madison Country, Alabama, 1800-1840*. Baton Rouge : Louisiana State UP, 1997.

GUYATT, Nicholas. « “The Outskirts of Our Happiness” : Race and the Lure of Colonization in the Early Republic », *Journal of American History* 95 (2009) : 986-1011.

HAVARD, Gilles. « Le Rire des Jésuites. Une archéologie du mimétisme dans la rencontre franco-amérindienne (XVII^e-XVIII^e siècles) », *Annales. Histoire, Sciences Sociales* 62 (2007) : 539-573.

KUGEL, Rebecca et Lucy Eldersveld **MURPHY**, dir. *Native Women's History in Eastern North America before 1900 : A Guide to Research and Writing*. Lincoln : U of Nebraska P, 2007.

LAVERE, David. *Contrary Neighbors : Southern Plains and Removed Indians in Indian Territory*. Norman : U of Oklahoma P, 2000.

LIBBY, David J. *Slavery and Frontier Mississippi, 1720-1835*. Chapel Hill : U of North Carolina P, 2004.

MARIENSTRAS, Élise. *Les mythes fondateurs de la nation américaine : essai sur le discours idéologique aux États-Unis à l'époque de l'indépendance, 1763-1800*. Paris : La Découverte, 1976.

MCLOUGHLIN, William G. *Cherokee Renaissance in the Early New Republic*. Princeton : Princeton UP, 1986.

MCMILLAN, Ethel. « Woman Teachers in Oklahoma, 1820-1860 », *Chronicles of Oklahoma* 27 (1949) : 2-32.

MURPHY, Teresa Anne. *Citizenship and the Origins of Women's History in the United States*. Philadelphie : U of Pennsylvania P, 2013.

PERDUE, Theda. *Cherokee Women : Gender and Culture Change, 1700-1835*. Lincoln : U of Nebraska P, 1998.

PERDUE, Theda et Michael **GREEN**. *The Cherokee Removal. A Brief History with Documents*. Boston : Bedford Books of St Martin's Press, 1995.

ROTHMAN, Adam. *Slave Country : American Expansion and the Origins of the Deep South*. Cambridge, MA : Harvard UP, 2005.

USNER, Daniel H. Jr. *Indians Settlers and Slave in a Frontier Exchange Economy : The Lower Mississippi Valley before 1783*. Chapel Hill : U of North Carolina P, 1992.

WEBER, David J. *The Mexican Frontier, 1821-1846 : The American Southwest under Mexico*. Albuquerque : UP of New Mexico, 1982.

WELCH, Kristen et Abraham **RUELAS**. *The Role of Female Seminaries on the Road to Social Justice for Women*. Eugene : Wipf and Stock, 2015.

WELTER, Barbara. « The Cult of True Womanhood : 1820-1860 », *American Quarterly* 18 (1966) : 151-174.

WHITE, Richard. *The Middle Ground : Indians, Empires and Republics in the Great Lakes Region, 1650-1815*. Cambridge : Cambridge UP, 1991.